

père Marie-Dominique Philippe, o.p.

Abba, Père !

Traduction de l'article paru dans
Le Fou de la lumière,
Revue de philosophie et d'art sacré. Sagesse et art chrétien, Cenves, 69840 Juliéna
n° 12 (oct 1992) sous le titre :
« *Abba, Père* ». *L'Esprit Saint nous fait crier : « Abba ! »*.
Ephèse éditions, 1994

Version revue et corrigée

1.

« ABBA, PERE »

L'Esprit Saint nous fait crier : « Abba ! »

Pour saint Thomas, ce passage de l'épître aux Romains¹ exprime l'expérience la plus profonde et la plus intime de toute notre vie chrétienne, le sommet de la vie mystique². Quand nous pouvons, sous le souffle de l'Esprit Saint, dire avec Jésus : « Abba, Père ! » — non pas seulement le dire des lèvres, mais le dire dans le silence de l'amour, comme un cri d'appel —, nous faisons l'expérience divine de notre filiation, de notre naissance à la vie divine ; nous entrons dans la génération éternelle du Verbe de Dieu, du Fils qui est « dans le sein du Père ». Nous sommes saisis par le Christ, pris par lui (c'est le propre de la grâce chrétienne) pour qu'il prenne possession de notre cœur profond, de notre volonté, afin que nous puissions avoir « les mêmes sentiments que lui »³, le même cri d'appel que lui, et dire en toute vérité : « Abba, Père ! ».

Voilà ce que nous allons essayer de regarder ; on peut dire que c'est au point de départ et au terme de tout ce que nous avons vu précédemment en considérant les divers aspects de la paternité⁴. Au point de départ et au terme parce que ce qui va demeurer éternellement, c'est ce cri d'appel. Eternellement, dans le Ciel, nous ne cesserons de dire « Père » et nous le dirons dans la lumière et la splendeur de la vision béatifique, en regardant le Père et en comprenant qu'il n'y a rien de plus grand que lui⁵. Et nous dirons « Père » dans la lumière que Jésus nous donne, cette lumière qui vient du Fils, « lumière de la lumière » (comme le dit le Credo) ; nous le dirons dans sa lumière et nous découvrirons éternellement ce que nous entrevoyons dès cette terre dans l'obscurité de la foi et dans l'amour. Nous découvrirons éternellement qu'il n'y a rien de plus grand que de dire « Père » ; que le Verbe éternel, le Fils qui est dans le sein

¹Ro 8, 14-15 ; cf. Ga 4, 6.

²En commentant Ro 8, 15, saint Thomas dit que ce cri (*clamor*) exprime l'intensité avec laquelle le cœur est tendu vers Dieu au delà de toute parole, intensité d'amour telle qu'on ne peut plus que crier. Saint Thomas se réfère à Ex 14, 15, où, à Moïse qui ne lui avait pourtant adressé aucune parole, Yahvé dit : « Pourquoi cries-tu vers moi ? », signifiant par là (commente saint Thomas) l'intimité d'amour qui tourne vers lui le cœur de Moïse. Or une aussi grande intensité ne peut venir que de la ferveur de l'amour filial, ferveur analogue à celle des Séraphins d'Isaïe : brûlant du feu de l'Esprit Saint, « ils crient l'un à l'autre : Saint, saint, saint ! » Is 6, 3 ; SAINT THOMAS, Comm. Rom. VIII, n° 644 ; cf. Comm. Gal. IV, no 215). Or on sait que saint Thomas se sert de ce passage d'Isaïe pour montrer que la contemplation de Jean, le disciple à qui Jésus « a révélé ses secrets de façon toute spéciale », est le sommet de la contemplation chrétienne (voir *Prologue du Commentaire sur l'Evangile de saint Jean*, vol. I, n° 1 à 11, Le Cerf 1998, pp. 37-42), l'intimité à laquelle l'Esprit Saint nous donne accès en mettant en nous l'amour filial qui nous fait crier « Abba » (Comm. Rom., n° 645). Cet « Abba » est la seule parole conjointe au silence éternel du Verbe, du Fils bien-aimé « dans le sein du Père » (Jn, 1, 18).

³Phi 2, 5.

⁴Cette prédication, qui date du 16 mai 1982, venait au terme d'un cycle de conférences sur la paternité données aux A.F.C. de Paris.

⁵« Voir le Père [et donc déjà le contempler dans la foi, qui est tout ordonnée à la vision béatifique] est la fin de tous nos désirs et de tous nos actes, de sorte qu'il n'y a rien à chercher au delà » (SAINT THOMAS, *Commentaire sur l'Evangile de saint Jean*, X, n° 1883 ; cf. *I Sent.*, dist. 15, q. 4, a.1.)

du Père, lui aussi, éternellement, regarde le Père, et que l'Esprit Saint lui aussi, éternellement, regarde le Père, et que le Père est éternellement leur source de lumière et d'amour.

Nous comprenons alors que tout le mystère de l'Incarnation est là pour nous révéler le Père⁶ ; que le don de l'Esprit Saint qui nous est fait, c'est pour découvrir le Père ; que toute l'Écriture nous est donnée pour que nous comprenions le regard d'amour du Père sur nous et son attraction d'amour. Toute l'Écriture est là pour nous faire entrer dans cette attraction d'amour : au Ciel nous comprendrons cela en pleine lumière. Ici, sur terre, c'est dans l'obscurité de la foi ; mais nous savons que dire « Père », c'est vraiment ce qu'il y a de plus grand. Si Jésus est l'Époux, c'est pour que nous puissions *avec lui* dire « Père » ; si l'Esprit Saint nous est donné et nous enveloppe de son amour, c'est pour que nous puissions, avec lui, dire « Père ».

C'est pour cela que dans notre oraison, notre prière, il faut toujours revenir là. Il faut demander à l'Esprit Saint de nous donner cette expérience. Il faut lui demander de nous faire saisir cette filiation d'amour dans laquelle nous sommes. Car nous *y sommes* ; mais il faut demander à l'Esprit Saint de nous éclairer et de nous faire comprendre que c'est là l'essentiel de notre vie chrétienne, que c'est cela, en définitive, qui *est* toute notre vie chrétienne, et que c'est à partir de là, à partir de cette filiation d'amour et en elle, que tout le reste s'éclaire. Il faut demander cela, car c'est une *grâce*. L'Esprit Saint *veut* nous donner cette expérience d'amour ; il *veut* nous faire comprendre cela plus profondément que nous ne l'avons compris jusqu'à maintenant, il *veut* nous faire entrer dans ce mystère de filiation, et que nous puissions dire en toute vérité « Père », à la chapelle et aussi en écoutant la prédication. Le prédicateur est obligé de parler ; les auditeurs ont le privilège de se taire... c'est plus contemplatif ! Nous pouvons, et nous *devons* contempler en disant « Père ». Nous devons entrer dans cette contemplation d'amour en comprenant qu'il est là et qu'il nous donne *sa* lumière, qu'il nous communique *son* amour, pour que nous puissions le regarder en toute vérité et dire : « Père ! *Abba, Pater !* ».

Relisons le passage de l'Épître aux Romains :

Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Christ Jésus. Car la loi de l'esprit de vie en Christ Jésus t'a libéré de la loi de péché et de la mort. Car ce qui était impossible à la Loi, que la chair rendait impuissante, Dieu l'a fait : en envoyant son propre Fils dans une chair semblable à celle du péché et pour le péché, il a condamné le péché dans la chair, afin que la justice exigée par la Loi fût accomplie en nous, qui ne nous conduisons pas selon la chair mais selon l'esprit.

Car ceux qui vivent selon la chair pensent aux choses de la chair ; ceux qui vivent selon l'esprit, aux choses de l'esprit. Car les pensées de la chair, c'est la mort ; les pensées de l'esprit, c'est la vie et la paix. C'est pourquoi les pensées de la chair sont hostiles à Dieu, car elles ne se soumettent pas à la loi de Dieu ; elles ne le peuvent même pas. Ceux qui sont dans la chair ne peuvent donc plaire à Dieu. Pour vous, vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'esprit, s'il est vrai que l'Esprit de Dieu habite en vous. Si quelqu'un n'a pas l'Esprit du Christ, il ne lui appartient pas. Que si Christ est en vous, le corps est mort à cause du péché, mais l'esprit est vie à cause de la justice. Et si l'Esprit de Celui qui a relevé Jésus d'entre les morts habite en vous, Celui qui a relevé d'entre les morts Christ Jésus fera vivre aussi vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous.

⁶Cf. Jn 14, 7-10.

Ainsi donc, frères, nous sommes redevables, non à la chair pour vivre selon la chair. Car si vous vivez selon la chair, vous devez mourir ; mais si par l'esprit vous faites mourir les actes du corps, vous vivrez. Tous ceux en effet qui sont menés par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu. Aussi bien n'avez-vous pas reçu un esprit de servitude pour retomber dans la crainte, mais vous avez reçu un esprit d'adoption filiale, par lequel nous crions : « *Abba* ! Père ! ». L'Esprit lui-même témoigne avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Or, si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ, s'il est vrai que nous souffrons avec lui pour être aussi glorifiés avec lui⁷.

Saint Paul commence par montrer la différence entre l'esprit et la Loi, puis il montre ce qu'est cet esprit qui nous est donné. Ce n'est pas un esprit de crainte mais un esprit d'adoption ; et cet esprit d'adoption filiale, c'est l'Esprit de Dieu qui nous est donné, qui nous est communiqué et qui nous permet de dire en toute vérité : « *Abba*, Père ». C'est l'Esprit qui témoigne avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Voilà l'œuvre commune de notre effort et du Saint-Esprit. Il y a là comme « nœud » qui se réalise : quand nous disons « *Abba*, Père », c'est l'œuvre de l'Esprit Saint *et* de notre propre volonté, de notre bonne volonté.

Il y a un autre lieu (les deux sont toujours à mettre en parallèle) où nous est montré ce mystère :

Mais lorsque vint la plénitude du temps, Dieu envoya son Fils, né d'une femme, né sous la Loi, pour racheter ceux qui étaient sous la Loi, pour que nous recevions l'adoption. Et parce que vous êtes des fils, Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie : « *Abba* ! Père ! » De sorte que tu n'es plus esclave, mais fils, et si tu es fils, tu es aussi héritier de par Dieu⁸

Nous retrouvons le même thème : la liberté des enfants de Dieu face à l'esclavage. Dans le monde d'aujourd'hui il est très important de bien comprendre la libération de l'esclavage. Un fils est libre, et nous ne pouvons découvrir le Père que dans cette liberté d'amour. Si le père est tyran, il fait des esclaves, et les esclaves ne disent pas : « *Abba*, Père ». Ce sont les enfants libres qui peuvent dire : « *Abba*, Père » ; et l'enfant libre est héritier...

Il y a un troisième lieu, et il n'y en a que trois, comme l'ont noté les exégètes qui se sont intéressés à ce mot « *Abba* », mot araméen exprimant l'intimité : l'équivalent de « Papa »⁹. « Père », c'est déjà un peu solennel. « Papa », c'est plus simple. On devrait traduire « Papa ». Ce mot araméen ne se trouve nulle part dans l'Ancien Testament, et on ne le rencontre que trois fois dans le Nouveau : dans l'Épître aux Romains, dans l'Épître aux Galates, et la première fois (sans doute) dans l'Évangile de saint Marc. C'est à Gethsémani. Après avoir rapporté les paroles de Jésus : « Mon âme est triste à en mourir ; demeurez ici et veillez », Marc poursuit : « S'étant avancé un peu, il tombait à terre et priait pour que, s'il était possible, cette heure passât loin de lui. Il disait : « *Abba* ! Père ! tout t'est possible ; écarte cette coupe de moi »¹⁰.

⁷Ro 8, 1-17.

⁸Ga 4, 4-7.

⁹Voir notamment J. JEREMIAS, *Abba. Jésus et son Père*. Seuil 1972.

¹⁰Mc 14, 36.

C'est bien le Saint-Esprit (auteur principal de l'Écriture, comme le dit saint Thomas) qui a permis cette triple révélation de « *Abba*, Père ». Si donc nous voulons entrer dans ce mystère dont saint Thomas nous dit qu'il est le plus profond de toute notre vie chrétienne, il nous faut être très attentifs aux « pistes » qu'indique l'Esprit Saint. Or l'Esprit Saint en indique trois.

Le secret de Jésus à l'Agonie

C'est donc Jésus qui, le premier, a révélé comment il s'adressait à son Père ; et c'est Jésus dans le mystère de l'Agonie, au moment où il n'en peut plus, au moment où son âme est triste à en mourir et où il demande aux Apôtres de rester avec lui. Car Jésus a voulu avoir besoin de la présence des Apôtres, il a voulu connaître parfaitement la faiblesse du cœur de l'homme. Mais les Apôtres ne comprennent pas. Nous sommes tous comme cela. Ils ont suivi Jésus pendant trois ans : ils devraient donc pouvoir comprendre ? Mais non : trois ans de noviciat avec Jésus et ils ne comprennent pas, ils restent les mêmes... Nous resterons les mêmes jusqu'à la fin de notre vie ; quand Jésus nous demandera de l'accompagner et de prier, nous lui dirons : « Je suis trop fatigué ! ».

Pendant nous voulons entendre Jésus nous révéler ce qu'il y a de plus profond dans son cœur — son lien intime avec le Père — parce que nous pressentons, dans la foi, que c'est ce qu'il y a de plus profond dans notre cœur. Pourquoi ? Parce que ce qu'il y a de plus profond dans *notre* cœur, c'est *ce qu'il y a de plus profond dans le cœur du Christ*. Un « profond » autre que celui-là, ce n'est pas notre cœur dans ce qu'il a de plus intime, de plus divin ; ce sont encore des choses périphériques. Ce qu'on appelle la « psychologie des profondeurs » atteint tout autre chose que la véritable profondeur de notre cœur, celle dont nous parlons ici et qui n'est finalement — osons le dire — que la profondeur du cœur de Jésus en nous. C'est cela qu'il faut essayer de saisir pour pénétrer un peu dans ce mystère de « *Abba*, Père ». Ce qu'il y a de plus profond dans notre cœur, c'est le cœur de Jésus qui s'empare de notre cœur et le fait « un » avec le sien. Car c'est cela le désir du Christ sur nous.

Le cœur du Christ, le cœur blessé de l'Agneau, est plus présent à notre cœur que notre cœur transformé par la grâce n'est présent à lui-même. Il faut essayer de saisir cela tous les jours dans l'oraison. Car c'est bien cela, l'oraison : c'est vivre cette intimité profonde, cette *unité*, avec le cœur du Christ. Il ne faut pas chercher autre chose, il faut constamment revenir là : c'est le *lieu* de l'oraison. Comprendre qu'il y a (si nous le voulons !) cette intimité entre notre cœur et le cœur de Jésus, une intimité telle que le cœur du Christ est plus présent à notre cœur que notre cœur n'est présent à lui-même, dans l'ordre de la *grâce*.

Or qu'est-ce qui est le plus présent au cœur du Christ ? Qu'y a-t-il de plus profond dans son cœur ? C'est son lien avec le Père. Je parle ici du cœur humain du Christ, et non du mystère du Verbe de Dieu. Le Verbe, le Fils, est « dans le sein du Père, *in sinu Patris* »¹¹, et par le mystère de l'Incarnation le cœur blessé de l'Agneau est dans le sein du Père, puisque le Verbe assume la nature humaine d'une manière telle que, dans le Christ, elle ne fait plus

¹¹Jn 1, 18.

qu'un avec le Verbe de Dieu (mystère d'unité personnelle que les théologiens ont appelé « union hypostatique »).

Si donc ce qu'il y a de plus secret dans le Verbe, c'est d'être dans le sein du Père, ce qu'il y a de plus intime et de plus profond dans le cœur de l'Agneau, dans le cœur de Jésus, c'est d'être dans le sein du Père. Et c'est là que Jésus appelle son Père, c'est là qu'il dit : « *Abba*, Papa ! ». Le Père est toujours intimement présent au cœur de Jésus, il ne le quitte jamais, et cependant le cœur de Jésus doit l'appeler. Et il l'appelle au moment où il connaît la plus grande tristesse, la plus grande détresse, la plus grande solitude, un isolement à l'égard de ses Apôtres et à l'égard de tous les hommes — « J'attendais de la compassion, et rien ! des consolateurs, je n'en ai pas trouvé »¹². C'est à ce moment-là que, sous le souffle de l'Esprit Saint, Jésus dit : « *Abba*, Père ».

A la Croix, avant de dire : « Père, en tes mains je remets mon esprit »¹³, Jésus dira : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »¹⁴, et à l'Agonie il dit : « *Abba*, Père ». Il faut mettre en parallèle ces deux textes, pour essayer de pénétrer dans le mystère de l'abandon que Jésus a connu à l'Agonie et à la Croix, et découvrir ce qu'il y a de plus vulnérable dans le cœur de Jésus.

Ce qu'il y a de plus vulnérable dans le cœur de Jésus, c'est là où il y a le plus d'amour, parce que plus on aime, plus on est vulnérable. Et où y a-t-il le plus d'amour dans le cœur de Jésus ? Dans son lien avec le Père, lien intime vécu *in sinu Patris*. Qu'est-ce que cela indique ?

En commentant cette expression du Prologue de saint Jean, saint Thomas nous dit que *in sinu Patris* indique ce qu'il y a de plus intime dans la simplicité même du Père¹⁵. Cette simplicité fait que tout est intime dans le Père : sa paternité ne connaît pas de distractions. Pensons à un enfant qui est auprès de son père pendant que celui-ci travaille : sentant bien qu'il reste extérieur à son père, qu'il n'est pas dans son intimité, il le tire par la manche : « Je suis là, Papa, regarde-moi ! » ; ou bien il dit des choses pour attirer l'attention de son père, pour que son père le regarde. Mais le père est occupé à son travail, ou à autre chose, et l'enfant sent tout de suite qu'il n'est pas entièrement présent, et que ce qu'il y a de meilleur dans son père n'est pas entièrement tourné vers lui.

Dieu, lui, est simple. Il n'y a donc pas en lui de multiples demeures. Quand Jésus dit qu'il y a beaucoup de demeures dans la maison du Père¹⁶, il dit bien : « dans la maison du Père », qui est la Jérusalem céleste, et non : *in sinu Patris*, « dans le sein du Père ».

Le Père, lui, parce qu'il est simple, parce qu'il est Amour, se donne en plénitude à son Fils. C'est pour exprimer ce don plénier que saint Jean dit que le Fils est « dans le sein du Père », pour montrer la très grande intimité et montrer que, au moment même (si l'on ose dire) où le Père se donne totalement, le Verbe, le Fils, demeure dans cette fécondité du Père. Le Père se donne en ce sens que *tout lui-même est don* ; et le Verbe demeure dans cette plénitude du don, il reçoit tout et demeure dans cette plénitude du don.

¹²Ps 69, 21.

¹³Lc 23, 46. Luc emploie ici le mot grec *πάτερ*, comme un peu plus haut, au verset 34 : « Père, pardonne leur... » et comme saint Jean en 12, 26 : « Père, sauve-moi de cette heure... », etc. Voir J. JEREMIAS, *op. cit.*, ch. 4.

¹⁴Mt 27, 46 ; Mc 15, 34.

¹⁵Voir *Commentaire sur l'Évangile de saint Jean*, I, n^{os} 218-220 ; *op. cit.*, pp. 138-139.

¹⁶Cf. Jn 14, 2.

Ce qui est vrai du Verbe est vrai — toute proportion gardée — de l'humanité sainte et du cœur de Jésus. Parce qu'il subsiste dans le Verbe, le cœur de Jésus reçoit toute la lumière du Verbe, tout l'amour du Verbe, il reçoit la plénitude de la lumière et de l'amour. Et si le cœur de l'Agneau est blessé, c'est pour nous faire comprendre l'intensité de son amour pour celui qui est la Source unique d'où provient toute lumière, toute vie, tout amour. Le cœur de Jésus est lié au Père, il lui est lié dans l'Esprit même du Père qui ne fait qu'un avec son Esprit : ils ont le même Esprit d'amour et le cœur de Jésus, dans son amour, est lié au Père dans cet Esprit.

Dans la foi nous pouvons (il ne faut jamais l'oublier) entendre Jésus dire dans son cœur : « *Abba*, Père ! ». Nous devons tout le temps revenir là, puisque c'est Jésus qui nous apprend à regarder le Père et à l'aimer, à dire « *Abba*, *Pater* ». Il s'agit pour nous de vivre cela avec Jésus, et donc de saisir ce qu'il y a de si grand quand, dans un cri d'appel, Jésus, dit : « *Abba*, Papa ! ».

Jésus sait que le Père est constamment attentif, qu'il n'est jamais distrait ; il sait que le Père est là, présent : le Père est toujours là. Mais lui l'appelle dans son cœur d'homme, dans son cœur de Fils, dans son cœur de prêtre ; il l'appelle dans son cœur de victime d'amour. Il réclame la présence du Père : « *Abba* ! ». Il réclame le regard du Père, il réclame que le Père soit là tout entier pour lui : « *Abba* ! ».

Quand Jésus, du haut de la croix, dit : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », il ne dit pas : « *Abba* » mais « mon Dieu ». C'est très important pour que nous saisissions ce qui a été vécu dans la très grande intimité de l'Agonie. L'Agonie est en effet un mystère de très grande intimité, un mystère de contemplation. C'est le mystère du Fils bien-aimé face au Père. La Croix aussi est un mystère d'intimité, mais elle n'est pas que cela, elle est aussi un mystère qui est vécu face à tous. On le sait bien, et c'est pour cela que c'est si dur...

A la Croix, Jésus dit : « Mon Dieu, mon Dieu, pour m'as-tu abandonné ? ». C'est l'humanité sainte du Christ qui s'adresse à son Dieu. C'est Jésus qui, en tant qu'homme, adore et s'adresse à la toute-puissance du Père en reconnaissant l'apparente absence de cette toute-puissance. Le Père laisse les hommes se venger sur Jésus à cause de leur jalousie. Le Père se tait. Il y a là un très grand silence...

Des sept paroles du Christ en croix, celle qui se rapproche le plus du « *Abba* » de l'Agonie est sans doute le « J'ai soif »¹⁷. Car lorsque Jésus dit « *Abba* », il veut exprimer le désir le plus grand de son cœur ; or le désir le plus grand de son cœur, c'est l'amour du Père, et c'est d'être lui-même tout amour pour le Père.

Il y a là (entre « Mon Dieu, mon Dieu » et « *Abba* ») un contraste qui est très éloquent pour nous et qui nous aide à entrer dans cette intimité si mystérieuse. Ce qu'il y a de plus vulnérable dans le cœur de Jésus, ce qu'il y a de plus aimant et de plus brûlant, c'est son lien avec le Père. Il est le Fils bien-aimé en qui le Père a mis toutes ses complaisances¹⁸. C'est le Père lui-même qui dit cela : « Celui-ci est mon Fils, le bien-aimé... ». Jésus est le Fils, le bien-aimé, il est la complaisance même du Père, c'est-à-dire que le Père l'aime d'un amour unique. Tout l'amour qu'il pouvait donner à son Fils bien-aimé, tout l'amour qu'il a donné au Verbe,

¹⁷Jn 19, 28.

¹⁸Cf. Mt 3, 17 ; 17, 5 ; Mc 1, 11 ; Lc 3, 22.

le Père le donne à Jésus, à l'humanité sainte de Jésus ; autrement, il ne pourrait pas dire que Jésus est son Fils, le bien-aimé, en qui il a mis toutes ses complaisances. Pour qu'il puisse dire cela, il faut que tout l'amour qu'il a pour son Verbe, son Fils bien-aimé, soit communiqué en plénitude au cœur de Jésus.

Quelle est la réponse de Jésus ? Au Baptême, à la Transfiguration, il se tait ; à l'Agonie il y a un appel : « Père ! ». C'est la réponse.

Essayons de comprendre un peu ce qui est contenu dans cet « *Abba* » du Fils bien-aimé. C'est l'amour, évidemment ; c'est la réponse à l'alliance que le Père fait avec son Fils bien-aimé, l'*agapètos* en qui il a mis toutes ses complaisances, le bien-aimé, l'unique, « celui que son cœur aime »¹⁹.

Et Jésus appelle. Jésus ouvre son cœur par l'amour en disant : « *Abba, Pater !* ». Voilà la réponse de Jésus, sa réponse dans l'amour. Cette réponse a été faite tout de suite au Baptême, mais dans le silence. Ici, elle est donnée pour nous, pour que nous comprenions l'intensité de l'amour de Jésus pour le Père.

Cette réponse est donnée au moment de l'Agonie. C'est important, parce que c'est seulement au moment où l'on souffre d'une manière particulièrement forte, où le poids de la douleur est particulièrement intense, qu'on peut livrer certains secrets — on le sait bien. Il faut le poids de souffrance de l'Agonie — « Mon âme est triste à en mourir » — pour que Jésus dise : « *Abba* », pour que Jésus regarde le Père en tout petit enfant.

Un homme, quand il souffre très intensément, quand son âme est triste à en mourir, quand il est en face de l'échec de toute sa vie, connaît alors une fragilité extrême. Or, humainement parlant, ce que Jésus vit à l'Agonie est l'échec le plus total qui soit. C'est un échec qui n'est pas seulement humain : c'est l'échec de l'Envoyé du Père, de Celui qui est venu pour glorifier le Père et nous sauver, et qui n'a voulu que cela. Pour le cœur du Christ, le mystère de la Croix est terrible, parce que c'est, en apparence, l'échec. Et il connaît la faiblesse des hommes, il sait combien les hommes ont de la peine à dépasser les apparences, et donc à dépasser ce que peut représenter l'échec extérieur pour découvrir la vérité profonde. Voilà pourquoi c'est si dur, si lourd pour lui qui vient nous sauver, qui vient nous montrer la voie, nous indiquer où est le Père...

Il y a là un mystère de très grande tristesse, de tristesse *divine*. N'en restons pas à l'angoisse. L'Agonie est un *mystère* ; or l'angoisse n'est pas un mystère, on le sait bien. L'Agonie du Christ assume l'angoisse, oui, mais on ne comprend rien à ce *mystère* d'Agonie si on reste au niveau de l'angoisse, parce que l'angoisse est d'ordre psychologique. Si on reste au niveau psychologique, on ne comprend rien au mystère du Christ, parce que le Christ vit tout en tant que Fils bien-aimé relié au Père.

Ce qui est vrai, c'est qu'il a porté toute l'angoisse des hommes, toute la tristesse des hommes, tout leur malheur. Cela il l'a porté totalement, jusqu'au bout ; mais il l'a porté *dans l'amour*, et c'est pour cela que c'est une tristesse divine, un mystère. A ce moment-là Jésus connaît dans son âme une expérience nouvelle, une expérience qu'il n'a encore jamais connue jusque-là : cette expérience de l'agonie, cette expérience de la tristesse, de la solitude — de

¹⁹Cant 1, 7 ; 3, 1-4.

l'abandon des hommes. Et cette expérience est vécue dans l'amour. C'est pour cela qu'il dit : « Père, *Abba* » — la parole du tout petit...

Quand on souffre à l'extrême, on redevient comme un tout petit enfant, dans une très grande fragilité ; et là, il y a une double fragilité : celle qui provient de l'amour, qui est la vulnérabilité, et la fragilité de celui qui doit porter la tristesse du monde, l'angoisse du monde.

Dans ce mystère de Gethsémani, il y a comme un abîme dans le cœur de Jésus, un abîme de tristesse, de fragilité : « Père, *Abba* ».

Essayons d'approfondir davantage, en comprenant que cet appel, c'est l'appel du pauvre. Car le tout-petit, c'est le pauvre. Jésus ne retourne pas à la crèche, c'est évident. Cela n'a rien d'un retour psychologique à la petitesse ! Jésus, à l'Agonie, est plus petit dans son expérience humaine, dans l'expérience de son cœur ; il connaît une petitesse plus grande que celle qu'il a connue à Bethléem.

A Bethléem il connaît la petitesse d'un enfant qui est totalement remis entre les mains de ses parents. A Gethsémani, il connaît la petitesse de celui qui entre dans une pauvreté unique, dans *la* pauvreté divine : le dépouillement absolu de celui qui n'a plus aucun droit. En un rien de temps, tout ce qu'il a fait est comme abandonné, brûlé, détruit, il n'a plus que le Père. Certes le Père est tout pour le Fils ! Mais dans son âme humaine, Jésus vit comme une souffrance de « n'avoir plus que le Père »...

Pour mieux saisir ce cri de l'enfant qui dit « Père », regardons d'autres cris, dans l'Ancien Testament, qui peuvent nous aider à comprendre.

Il y a d'abord le cri du petit Ismaël, si extraordinaire²⁰. Certes le cri du petit Ismaël s'adresse à sa mère, car son père, Abraham, l'a bien abandonné. Pauvre Abraham ! Il entendait peut-être le cri de l'enfant au fond de son cœur... Toujours est-il qu'il y a le cri de ce petit Ismaël, et la mère est tellement fatiguée d'entendre ce cri (parce qu'elle ne peut rien faire) qu'elle s'éloigne pour ne plus l'entendre ; et c'est à ce moment-là que Dieu entend le cri de l'enfant. Le cri de l'enfant, c'est bien « *Abba* ». Tout est contenu dans ce mot : c'est un cri. C'est le cri de l'enfant pauvre qui a soif, qui n'en peut plus, qui est tout proche de la mort, et donc qui tombe en agonie. Cet enfant est en agonie, il va mourir, et le Père l'entend...

Il y a aussi le cri du petit Isaac (Abraham a entendu ces deux cris) : « Père »²¹. Le petit Isaac, quand il est tout proche de la montagne de Moriyya, dans cette dernière journée de marche où l'on sent un poids très lourd interpelle Abraham : « Père ! ». Mais c'est tout à fait autre chose, ce n'est pas un cri de détresse, c'est le cri de l'enfant qui pressent un grand mystère.

Les enfants ressentent souvent certaines choses que les grandes personnes ne ressentent plus, sauf si elles ont un cœur d'enfant de Dieu. Un enfant sent tout de suite qu'une situation est anormale et qu'elle est grave. C'est pour cela qu'il y a ce cri, qui veut réveiller le père comme père. Isaac veut réveiller ce qu'il y a de plus affectif, de plus aimant, de plus profond dans le cœur de son père. Ce père a l'air tellement absent ! Il a l'air d'être tellement plongé dans ses idées, dans sa tristesse. Là, l'enfant ne porte pas la tristesse du père, mais il pressent qu'il y a quelque chose de grave, et il interroge ; car quand on pressent quelque chose

²⁰Cf. Gn 21, 14 sq.

²¹Gn 22, 7.

de grave, on ne peut plus le porter seul, si on est un enfant. On est obligé de le dire. Il y a donc ce cri d'appel.

Il y a aussi le silence de Benjamin au moment où il doit quitter son père. L'Écriture ne nous dit rien. C'est le père qui parle²², mais Benjamin est à l'écoute...

Ce qu'il faut comprendre, c'est que si Jésus dit « *Abba* », c'est pour exprimer un désir, un désir d'amour. Posons-nous la question : quel est ce désir d'amour qui nous fait comprendre l'intensité de cet appel : « *Abba* » ?

Quand on appelle son père, on l'appelle comme celui qu'on aime, comme celui en qui on a une totale confiance (autrement ce ne serait pas un lien de filiation), celui sur qui on peut s'appuyer, sachant que lui ne nous quittera jamais, même si les autres nous abandonnent²³. C'est tout cela qu'il y a dans le cri « *Abba* ». C'est un appel ultime, dernier, en ce sens qu'on est sûr de trouver là un appui que rien, absolument rien ne peut nous enlever et qui fonde en nous une confiance éperdue, une espérance inébranlable.

C'est bien ce qui nous est montré dans l'Évangile de saint Marc quand Jésus dit à son Père : « *Abba* ». Il exprime un désir intense : « Tout t'est possible » (tout ce qui est possible au Père comme Père, pas à Dieu comme Créateur). C'est vraiment là que nous saisissons la confiance absolue du fils, du Fils bien-aimé en qui le Père a mis toutes ses complaisances, qui peut s'appuyer sur le cœur de son Père parce que son Père n'est qu'amour.

« Père, tout t'est possible ; écarte cette coupe de moi ! ». Il a dû y avoir là un grand silence. « Mais non ce que moi je veux, mais ce que toi tu veux ». Tout cela exprime ce qu'est l'appel « *Abba* ! », si nous voulons le comprendre.

Jésus exprime donc un désir intime qu'il ne peut dire qu'au Père. Car il y a des désirs qu'on ne peut dire qu'à son père, il y a des prières que l'on ne peut faire qu'à « papa », celui en qui on a mis toute sa confiance.

Quel est ce désir ? C'est un désir que seul le Père comprend ; nous, nous ne pouvons pas comprendre par nous-mêmes, avec notre seule intelligence : c'est quelque chose de trop secret. Mais dans la mesure où, avec Jésus, nous disons au Père la même parole — « *Abba* » — nous pouvons alors pénétrer dans ce mystère. Car à ce moment-là le Christ, qui par la grâce est plus présent à notre cœur que nous ne sommes présents à nous-mêmes, nous fait découvrir ce qu'il y a de plus profond dans son cœur de Fils. Mais cela ne peut se faire que dans la très grande intimité de la prière, et uniquement là ; certains secrets ne peuvent se communiquer que dans l'intimité de la prière.

²²Cf. Gn 42, 36-37 et 43, 13-14.

²³Cf. Is 49, 15 ; Ps 27, 10.

Marie

Posons-nous la question : dans l'intimité de la prière, que représente ce secret ? Nous savons — selon saint Luc²⁴ — que l'ange consolateur vient auprès de Jésus ; et que cet ange, selon les Pères de l'Eglise, c'est Gabriel. Cet ange Gabriel, n'est-il pas l'envoyé de la Très Sainte Vierge ? Il y a là un secret. Chaque fois que Jésus s'adresse au Père en tant que Père, dans ce qu'il y a de plus profond en sa paternité, il y a un lien avec Marie. Il ne peut pas en être autrement, puisque la maternité divine de Marie manifeste cette paternité, en est pour nous comme l'écho.

N'est-ce pas là que nous pouvons découvrir quel est le désir de Jésus, du Fils bien-aimé ? En effet, ce qu'il y a de plus intime dans le désir du cœur du Christ, rejoignant les désirs du Père, c'est bien le désir du Fils bien-aimé, *comme Fils bien-aimé* qui met dans le Père toute sa complaisance.

Le Père lui a donné Marie pour être sa mère et Jésus, l'Envoyé du Père, doit être gardien de celle que le Père lui a donnée comme mère. Jésus doit répondre d'elle en face du Père. Car ces liens sont forcément réciproques : Marie a tout donné et a été petite servante dans sa maternité divine ; mais Jésus a été tout de suite celui qui, dans son sacerdoce royal, a pris la responsabilité de la brebis la plus aimée, la brebis qu'il a portée sur ses épaules, qu'il a mise sur son cœur, la brebis qui est tout pour lui.

Jésus sait bien ce qui va se passer, il sait l'arrestation qui va avoir lieu quelques instants plus tard. Il sait qu'à la Croix sa mère sera présente. La parole du vieillard Siméon (le glaive qui doit transpercer l'âme de Marie²⁵), Jésus la connaît...

Alors, dans cette prière du Fils bien-aimé s'adressant à son Père dans la plus grande intimité, n'y a-t-il pas à ce moment-là une confiance, qui reste cachée mais qui, si nous le désirons, peut nous être révélée ?

Jésus sait que le sacrifice de la Croix suffit à la satisfaction plénière de toutes les fautes de l'humanité ; il sait que ce sacrifice suffit à donner la plénitude de grâce à toute l'Eglise, en commençant par Marie.

Alors, puisque *lui*, Jésus, suffit à tout, pourquoi faut-il que sa souffrance surabonde dans le cœur de Marie ? Pourquoi la femme doit-elle être présente à la Croix et souffrir ce que Jésus doit souffrir ?

Pour un cœur noble, magnanime, pour un cœur royal, ce n'est rien de souffrir ; ce qui est terrible, c'est d'être source de souffrance pour ceux qu'on aime, et en particulier pour sa mère. Pour le cœur de Jésus, c'est intolérable. N'est-ce pas cela qu'il exprime dans cet « *Abba* » ? En disant « *Abba* » (donc dans la plus grande confiance, la plus grande intimité avec le Père), il exprime ce qu'il n'a encore jamais dit : Pourquoi ne pas être seul à souffrir ? Pourquoi ne pas être seul à porter le poids de la croix ? Pourquoi Marie doit-elle être là et avoir le cœur meurtri, le cœur blessé ? Pourquoi le glaive doit-il transpercer son âme ? — « Père, tout t'est possible ; écarte cette coupe de moi ! ».

²⁴Cf. Lc 22, 43.

²⁵Cf. Lc 2, 35.

La coupe exprime ici le mystère de la Croix en sa plénitude²⁶. Jésus ne dit pas : « Ecarte la mort », mais « la coupe » : la plénitude du mystère de la Croix, c'est-à-dire la Croix s'emparant du cœur de Marie, s'emparant de l'Eglise.

Jésus a supplié le Père, il a dit : « *Abba !* ». C'est *pour cela* qu'il y a « *Abba* » : Jésus s'adresse à ce qu'il y a de plus intime dans le Père et il lui demande d'être seul le bouc émissaire²⁷, d'être celui qui porte tout. Que Marie soit épargnée, et que l'Eglise soit épargnée, que *nous* soyons épargnés. Jésus a demandé cela pour nous en disant « *Abba* ». Il a dit cela au Père comme le désir du petit enfant qui sait qu'il demande quelque chose d'invraisemblable. C'est pour cela qu'immédiatement il ajoute : « Non ce que moi je veux mais ce que toi tu veux ». Tout cela est contenu dans cet appel, dans ce cri d'amour vers le Père. Voilà ce qui nous est révélé. Certes, pour l'affirmer, il faut interpréter, il faut essayer de comprendre et aller le plus loin possible, mais c'est contenu dans l'Evangile. On comprend alors mieux pourquoi Jésus dit « *Abba* ». Afin que Jésus puisse tout dire, il faut ce lien d'intimité si grand et si profond.

Pourquoi la souffrance ?

La plus grande souffrance, redisons-le, c'est d'être source de souffrance pour ceux qu'on aime. Jésus entraîne Marie dans le mystère de la Croix ; et dans son Agonie, le fait d'entraîner sa mère dans le mystère de la Croix est sûrement pour Jésus ce qu'il y a de plus douloureux — d'autant plus que, de fait, le mystère de la Croix suffit à sauver tous les hommes, à réaliser totalement la mission de salut que le Père a confiée à son Fils.

Si le Père veut que Marie souffre le mystère de la Croix, qu'elle vive le mystère de la Compassion, et si, avec Marie et par elle c'est toute l'Eglise (et donc chacun d'entre nous) qui est entraînée dans ce même mystère, c'est important pour nous parce que c'est cela qui fait comprendre le *pourquoi* de toutes nos souffrances. Rien d'autre ne peut, en définitive, expliquer nos souffrances, et c'est dans la lumière de « *Abba, Père* ». C'est très important pour nous parce que, tant que nous n'aurons pas saisi cela, nous serons toujours scandalisés par le mal, par la souffrance, par tout ce qui vient blesser notre cœur.

Si nous comprenons cela nous serons toujours blessés, certes, mais nous dépasserons ces blessures, elles seront positives et non négatives. Une blessure négative engendre la gangrène, et la blessure gagne alors du terrain ; et une blessure qui gagne du terrain, au lieu de nous élever, nous abaisse, elle devient un poids terrible. Au contraire, une blessure portée dans l'amour, transformée par l'amour, est déjà glorieuse, tout en restant une blessure. Dans la gloire, elle demeurera comme une blessure pleinement glorieuse²⁸ ; mais dès cette terre, parce que nous sommes liés au Christ ressuscité, une blessure portée dans l'amour est glorieuse.

C'est même là le propre du chrétien. C'est le témoignage que nous devons donner comme chrétiens dans un monde labouré par la souffrance et l'injustice. Le propre du chrétien

²⁶Cf. Mt 20, 22 ; Mc 10, 38.

²⁷Cf. Lev 16, 20-22.

²⁸Cf. Jn 20, 27.

n'est pas de revendiquer. Laissons cela à ceux qui se disent ou se veulent païens, car ils ne peuvent pas faire autre chose : revendiquer leurs droits est leur seule manière de s'en sortir.

Le chrétien, lui, va beaucoup plus loin parce qu'il ne se base pas sur la justice. Que de temps en temps, en face d'hommes politiques, il soit obligé de revendiquer ses droits, oui ; mais il sait alors pourquoi il le fait : il le fait pour les autres hommes, et non pour lui. Il le fait en tant que représentant des autres hommes, ce qui est tout à fait différent. Il le fait donc sans passion, dans une lumière de sagesse divine.

Les chrétiens, parce qu'ils sont engagés dans le monde, doivent à certains moments descendre dans la rue. Il ne peut pas en être autrement, parce qu'aujourd'hui on ne comprend plus que cela. C'est triste ! Cela prouve que les hommes ne sont plus très intelligents : ils ne comprennent plus que les manifestations de masse... Quand on ne comprend plus ce qu'est l'homme dans sa destinée spirituelle, à ce moment-là il n'y a plus que l'efficacité qui compte. Le chrétien peut donc, et doit, à certains moments, se manifester ainsi, parce qu'il fait corps avec les autres hommes dont il ne peut pas se désolidariser. S'il est ermite, ou même simplement s'il est religieux, c'est différent. Il a alors une attitude différente. En étant ermite, ou religieux, il « manifeste » tout le temps ! En portant l'habit, on manifeste tout le temps... Ce n'est pas très drôle ! On descend tout le temps dans la rue, on manifeste sans cesse qu'on n'est pas d'accord avec beaucoup de choses (et c'est parce qu'on a peur de cela qu'on ne porte plus l'habit ; parce qu'on a peur de manifester tout le temps, on se cache). Le religieux comme tel montre que le chrétien, lui, doit *aimer*, qu'il doit porter toutes les blessures dans l'amour, avec Jésus, et dans la lumière de « *Abba*, Père ». Il y a là un sommet. C'est la grande lumière de la sagesse de Dieu pour nous.

A travers la parole de Dieu l'Esprit Saint nous éduque. Ce n'est donc pas pour rien que la première fois où la parole « *Abba* » apparaît dans l'Écriture, et la seule fois où Jésus la prononce (alors qu'en bien d'autres lieux il s'adresse au Père), c'est au moment de l'Agonie, au moment où il voudrait épargner sa mère. Il emploie alors le terme le plus intime, le plus familier, pour (si l'on peut dire) « toucher » le cœur du Père, pour que le Père soit tout proche de son cœur d'homme. Il l'est toujours, certes ! Mais pour qu'il le soit « affectivement » (si l'on ose dire), et que le Père écoute sa demande... « *Abba*, écarte ce calice... ». N'est-ce pas impressionnant ? Jésus ne dit pas « *Abba* » pour lui, mais *pour Marie*...

On touche ici la charité fraternelle du cœur de Jésus : s'il s'adresse au Père de cette manière ce n'est pas pour lui-même (lui-même a pleinement accepté la Croix), c'est pour la Femme, et c'est pour l'Église, c'est pour nous, parce qu'il sait notre faiblesse, notre fragilité de créature. Mais le Père veut entraîner son Fils bien-aimé vers quelque chose de plus grand. C'est encore *Abba* qui fait cela, c'est le Père dans toute sa tendresse pour son Fils. Jésus nous révèle cela en appelant le Père « *Abba* », c'est-à-dire en voulant atteindre ce qu'il y a de plus vulnérable dans le Père.

Qu'y a-t-il de plus vulnérable dans le Père ? C'est le Père en tant que Père, c'est-à-dire en tant que source de fécondité. C'est toujours en tant qu'on est source de fécondité qu'on est le plus vulnérable. On le voit bien chez la femme ; et c'est pour cela que le démon l'attaque au moment où elle enfante²⁹ : il a compris que c'est là sa grande vulnérabilité.

²⁹Cf. Ap 12, 4 et 15-17.

Jésus, sous le souffle de l'Esprit Saint, sait que la grande vulnérabilité du Père, c'est d'être Père. En l'appelant « *Abba* », il s'adresse au Père comme Père, source de fécondité, et il lui demande d'écartier le calice, d'écartier la coupe telle qu'elle se présente à lui. Il demande que Marie soit épargnée, que l'Eglise soit épargnée, que *nous* soyons tous épargnés. Mais le Père, *Abba*, celui qui peut tout demander à son Fils, veut autre chose. A son petit enfant, un père peut tout demander ; en tant qu'il est « papa » pour le tout petit, il peut tout lui demander.

Le Père demande donc à son Fils d'accepter. Il le lui demande dans le silence. Ce n'est pas un ordre, car celui qui est *Abba* ne donne pas d'ordres (c'est ce qu'il y a de très particulier chez lui). Dieu donne des ordres, Dieu donne la Loi, alors que le Père en tant que tel, en ce qu'il a de plus profond dans sa paternité, ne donne pas d'ordres. Mais il réclame un dépassement dans l'amour, il réclame d'aller plus loin dans l'amour. Cela, c'est le langage propre du Père. Il fait comprendre sa totale confiance : « Tu es mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances ». C'est bien ce qui se passe à l'Agonie, et on retrouve cela dans l'Evangile de Jean, au moment de l'entrée triomphale à Jérusalem : « Père, sauve-moi de cette heure ! Mais c'est pour cela que je suis arrivé à cette heure. Père, glorifie ton nom ». A cela le Père répond : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore »³⁰.

Que répond le Père quand Jésus lui dit « *Abba !* » ? Il réclame de Jésus d'aller jusqu'au bout de la confiance, jusqu'au bout de l'amour. Et aller jusqu'au bout de l'amour, c'est demander à sa mère d'être intimement unie à lui dans le mystère de la Croix, de vivre ce mystère dans un mystère de Compassion. La coupe, c'est le mystère de la Compassion qui est *demandé* à Jésus. Le Père veut que Jésus soit source de ce mystère, librement, pour Marie, pour l'Eglise, pour nous. Il faut que Jésus entraîne Marie : « Une fois élevé de terre, j'attirerai tout à moi »³¹ : c'est l'attraction du Père³² qui passe par le cœur blessé du Fils, et c'est Jésus qui attire sa Mère. Quand il était sur le bois, Jésus a attiré sa Mère d'une manière plus forte qu'à Bethléem, plus forte que dans toute la vie cachée, où pourtant le petit enfant Jésus devait tellement attirer sa mère ! Un petit enfant attire sa mère d'une manière prodigieuse ! Et quand il est intelligent, il sait qu'il peut tout obtenir de sa mère. Quand il grandit, c'est différent ; mais quand il est tout petit, il peut tout demander à sa mère, parce qu'étant tout petit il a toute sa confiance.

Jésus, à la Croix, est plus petit et plus pauvre qu'à Bethléem ; et il attire sa Mère, il attire parce que le Père le veut. C'est *Abba*, le Père, qui se manifeste à ce moment-là, à travers ce grand mystère de Jésus crucifié attirant sa Mère, Marie, dans cette attraction, s'offre totalement ; et par Marie c'est toute l'Eglise, et c'est nous-mêmes...

La prédestination

Ce mystère de « *Abba, Pater* » (où l'on touche ce qu'il y a de plus intime entre l'âme de Jésus et son Père) est donc bien comme une clef de toute la sagesse divine. C'est là que se décide — si l'on ose dire — le mystère de Marie qui doit être unie à la Croix, le mystère de

³⁰Jn 12, 27-28.

³¹Jn 12, 32.

³²Jn 6, 44.

l'Église qui doit elle aussi être unie à la Croix et qui ne peut pas être sauvée en dehors de cette union — autrement dit le mystère de la prédestination. L'Apocalypse (si on la regarde attentivement) nous le confirme : celui qui peut enlever les sceaux, c'est l'Agneau comme immolé. Lui seul peut les enlever³³ ; et enlever les sceaux, symboliquement, exprime le grand mystère de la prédestination. Jésus, l'Agneau, en enlevant les sceaux, nous fait comprendre que toutes les décisions du Père et le mystère de la prédestination passent à travers le cœur blessé de l'Agneau.

On voit ici toute la différence entre un fanatisme et la prédestination chrétienne. Le fanatisme dit : « C'est écrit ». Ici, c'est écrit dans le cœur blessé de l'Agneau, et donc ce n'est pas écrit matériellement. C'est le mystère de la surabondance de l'amour, qui passe par le cœur blessé de l'Agneau au moment où il est *in sinu Patris*, au moment où il dit « *Abba, Pater* », où il est lui-même pour nous *Abba*, où il est pour nous (puisque « tout ce que fait le Père, le Fils le fait pareillement »³⁴) ce Père infiniment bon qui nous attire et qui nous prend.

Tout cela est très important et nous devons le découvrir dans la prière, dans l'oraison. Ce n'est pas quelque chose de lointain, c'est au contraire ce que nous portons au plus intime de nous-mêmes. Mais il faut se réveiller de temps en temps à la vie chrétienne, on le sait bien ! Comme on se réveille tous les jours à la vie humaine, on doit se réveiller tous les jours à la vie chrétienne. Et se réveiller à la vie chrétienne, c'est dire : « *Abba, Père !* ».

Au delà de l'enfant : l'épouse

Habituons-nous à dire cela, et à le dire sept fois par jour. Si nous le faisons (non pas machinalement, mais en profondeur), un lien s'établira entre notre cœur et la blessure du cœur de Jésus, un lien avec le Père, et le Père se fera tout proche.

C'est dans la lutte que Jésus dit « *Abba* », et il le dit pour que le Père lui accorde d'être l'unique victime de justice et d'amour — autrement dit pour épargner Marie et nous épargner. C'est donc lié à la *miséricorde* ; mais le Père veut autre chose, pour que l'*amour* aille plus loin.

C'est là qu'on découvre, en définitive, ce qu'il y a d'extrême dans le mystère de « *Abba* », de la paternité dans ce qu'elle a de plus grand. Un père fait confiance à ses enfants et il veut aller jusqu'au bout de cette confiance : c'est le propre de la paternité. C'est là qu'on voit que la paternité dépasse l'autorité : il y a des choses que le père peut demander et que l'autorité comme telle ne peut pas demander. On objectera : qu'en est-il de l'autorité paternelle ? Oui, elle existe, mais à un moment donné le père sait bien que ce n'est plus avec son autorité qu'il demande, mais en tant que père.

Il y a quelque chose comme cela dans le mystère de Dieu. Quand Jésus dit « *Abba* », ce n'est plus à la toute-puissance qu'il fait appel, mais à la source de tout amour : le Père comme Père. En disant « *Abba* », Jésus appelle ce qu'il y a de plus aimant et de plus tendre dans le Père ; et là, il le supplie d'être seul à souffrir. Mais le Père répond comme source de tout amour, de toute lumière, de toute vie, et demande que Marie soit au pied de la croix pour être

³³Cf. Ap ch. 5 et 6.

³⁴Jn 5, 19.

plus liée à Jésus ; qu'elle ne soit pas simplement celle qui reçoit tout de lui en étant petite enfant du mystère de la Rédemption, mais qu'elle soit aussi celle qui coopère, « l'Épouse de l'Agneau »³⁵, celle qui veut, de fait, porter avec l'Agneau tout le mystère de souffrance de l'Agonie et de la Croix.

Si Marie avait été épargnée, Marie serait uniquement l'enfant bien-aimée, elle ne serait pas l'épouse, elle ne serait pas l'amie. Si l'Église était épargnée, l'Église serait simplement l'enfant bien-aimée, elle ne serait pas l'épouse, elle ne serait pas l'amie.

Personne d'entre nous n'est épargné — heureusement. La taille du Père³⁶ arrive tôt ou tard, elle arrive à divers moments et de diverses manières ; mais elle est pour chacun d'entre nous. Ne louchons pas sur la Croix du voisin, parce que nous ne la connaissons pas. La Croix est toujours intérieure ; ce n'est pas ce que l'on voit extérieurement. Elle est intérieure, elle est quelque chose que nous portons au plus intime de nous-mêmes et dont nous-mêmes ne sondons pas la profondeur. La Croix est pour nous un abîme de souffrance, puisque c'est être lié à la Croix du Christ. Nous sommes tous liés à la Croix de Jésus ; nous ne pouvons pas être sauvés sans passer par là. Il y a certes de moments de grande joie, et dans les moments de grande joie il faut respirer à fond pour vivre davantage de l'amour et aimer plus, sans aucune crainte d'aimer. Mais on sait qu'un jour, il y aura la taille du Père. Au moment où on aime, au moment où on est joyeux, on n'a pas à y penser ; cela arrivera assez vite ! On sait que cela arrivera, on en est heureux ; et s'il arrive qu'on nous le rappelle dans une prédication, d'avance on dit à Jésus : « Je *veux* vivre le mystère de Marie ; c'est pour cela qu'elle est ma mère ».

Être consacré à Marie, c'est être consacré à son mystère de Compassion, il ne faut jamais l'oublier. C'est pour cela qu'à Fatima il y a eu une consécration au cœur douloureux et immaculé de Marie³⁷. C'est pour nous faire comprendre qu'être consacré à Marie, c'est être consacré au cœur de celle qui compatit ; c'est donc accepter avec Marie le mystère de la Compassion, c'est accepter avec elle de porter la Croix du Christ et d'aller jusqu'au bout en sachant que c'est *lui* qui nous donnera la force. C'est cela, se consacrer à Marie.

Consacrer le monde entier à Marie, c'est déclarer ouvertement que le monde entier doit vivre du mystère de la Compassion en vue du retour du Christ. C'est un geste eschatologique. Fatima est très eschatologique (les signes dans le soleil sont toujours les signes de la fin³⁸).

Quand le Pape lui-même va à Fatima et qu'il y consacre le monde à Marie, il y apporte le monde entier. Lui seul peut faire cela. Nous, nous pouvons le faire que partiellement ; mais lui, à la suite du Christ, il a le pouvoir de le faire. Il porte tous les diocèses et le monde entier et il les mène à Marie, là où elle est apparue, parce qu'un lieu où Marie est apparue est un lieu béni, un lieu où la grâce surabonde.

³⁵Ap 21, 9.

³⁶Cf. Jn 15, 1-8.

³⁷Cette prédication a été donnée peu après le pèlerinage du Saint-Père à Fatima le 13 mai 1982. C'est à cette occasion qu'il prononça publiquement un acte d'offrande et de consécration du monde à la Vierge Marie (texte intégral dans la *Documentation Catholique* n° 11 du 6 juin 1982, n° 1831, pp. 543-544). — N'oublions pas que déjà Pie XII avait, le 8 décembre 1942, consacré l'Église universelle et le genre humain au Cœur immaculé de Marie, pour demander la paix. A la suite de cette consécration, un décret (du 4 mars 1944) avait étendu « à tout l'univers » la fête du Cœur immaculé de Marie, dont la célébration était fixée au 22 août.

³⁸Cf. Mt 24, 29 ; Mc 13, 24 ; Lc 21, 25 ; Ap 6, 12 ; 9, 2...

En faisant cela, le Pape fait comprendre à l'humanité entière (si elle veut le comprendre !) qu'elle entre dans une étape ultime. Il suffit de réfléchir un peu sur ce qui se passe pour comprendre les signes qui nous sont donnés. Jésus veut que nous soyons attentifs à cela.

On n'a pas à être pessimiste, c'est évident. Être pessimiste n'est pas chrétien. Un chrétien est toujours joyeux, parce qu'il vit toujours de l'espérance. Il ne s'agit donc pas du tout d'être pessimiste, cela n'a rien à voir. C'est une question d'espérance, et de savoir *pour quoi* l'humanité est faite. L'humanité est faite pour le retour du Christ, l'Eglise est faite pour le retour du Christ. Si donc on approche du retour du Christ, tant mieux ! Quel que soit notre âge, nous avons tous à vivre cette attente du retour du Christ. Depuis Vatican II la liturgie de la messe nous le rappelle — « Nous attendons ta venue dans la Gloire » — « Nous attendons que tu viennes » — « Viens, Seigneur Jésus ! ».

Attentions aux propagandes, qui font passer les choses accidentelles avant les choses essentielles. Cela, c'est l'œuvre du démon, qui masque l'essentiel derrière l'accidentel. Soyons, nous, attentifs aux choses essentielles, c'est-à-dire à ce qui *finalise*.

Qu'est-ce qui finalise le voyage du Pape à Fatima ? Ce ne sont pas les choses accidentelles, les choses secondes ; c'est d'apporter à Marie cette humanité trop lourde. « Le bras de mon Fils est trop lourd ! ». Cette parole de Marie à la Salette, le Pape la porte dans son cœur... Quand c'est trop lourd, quand on n'en peut plus, on vient tout déposer auprès de Marie pour repartir avec une nouvelle force, une nouvelle jeunesse, dans une attente plus profonde du retour du Christ.

La réponse du Père, c'est de faire comprendre (si l'on ose dire) à son Fils bien-aimé qu'il doit entraîner Marie dans le mystère de la Croix. Or n'est-ce pas ce que nous vivons actuellement ? C'est pour cela que nous devons être tellement attentifs à cette parole de Jésus — « *Abba !* » — et comprendre qu'il y a là un grand mystère qui est spécialement pour nous, dans cette étape de la vie de l'Eglise où la montée est particulièrement rude, difficile, et où la grâce surabonde. Il faut comprendre cette montée, il faut y entrer et nous laisser attirer par « *Abba* ».

Ce que Jésus vit, nous *devons* le vivre — autrement ce ne serait pas révélé. Si nous ne devions pas vivre la prière de Jésus dans son mystère d'Agonie, on ne nous aurait rien dit de ce mystère. S'il nous révélé, c'est pour que nous puissions le *vivre*. L'Eglise, qui prolonge la mission du Christ, devra vivre un jour sa dernière semaine, et dans la dernière semaine l'Agonie est un mystère qui va très loin. L'Eglise doit aujourd'hui entrer plus profondément que jamais dans le mystère de l'Agonie, dans le mystère de la Compassion de Marie, dans le mystère du Sépulcre. Cela peut, par moments, nous scandaliser. C'est normal, parce qu'il y a toujours en nous un petit païen, un homme qui ne veut pas être uni à la Croix du Christ, qui veut seulement être uni à la gloire. Chacun de nous mettrait volontiers la Croix entre parenthèses pour n'avoir que la gloire ; chacun de nous désire la réussite, l'épanouissement... C'est normal ! Mais il faut que cela reste secondaire, et que l'on cherche avant tout la volonté du Père, et à vivre dans l'intimité du Père en tant qu'il est Père, *Abba*.

Seul l'amour libère

Revenons à l'Épître aux Romains. Saint Paul nous dit que nous avons reçu un Esprit qui n'est plus un esprit d'esclavage, mais un Esprit de liberté et d'amour, et que l'Esprit Saint, au-dedans de nous, dit « *Abba !* ».

Comprenons : l'Esprit Saint, qui nous est donné par Jésus à la Croix, puis de manière charismatique à la Pentecôte, nous est donné comme le fruit de la grande victoire de la Croix, de l'Agonie, du Sépulcre.

Il nous est donné non comme un esprit de crainte³⁹, d'esclavage, mais comme un Esprit d'amour. L'Écriture nous dit que le péché nous met dans un état d'esclavage⁴⁰. Nous sommes esclaves dans la mesure même où nous arrêtons l'amour. L'amour seul donne la liberté. On n'est libre que dans la mesure où on aime, et plus on aime, plus on est libre. Nous avons tous fait cette expérience. Les fiancés se sentent très libres, et les jeunes qui entrent dans la vie religieuse ont une liberté extraordinaire à ce moment-là. Certes, il y a des lendemains, parce que leur amour n'est pas suffisamment fort ; il y a des lendemains où le conditionnement réapparaît avec violence. Mais sachons vivre ces moments de liberté. C'est l'amour qui nous libère ; et la vraie théologie de la libération, c'est la théologie de l'amour. Il n'y en a pas d'autre. On est libéré quand on reçoit l'Esprit d'amour qui nous fait adorer et qui nous fait aimer le prochain. Voilà la grande libération.

Le péché fait de nous des esclaves, c'est-à-dire des être ligotés, paralysés, qui ne peuvent plus agir en pleine autonomie, avec un choix qui relève directement de leur volonté. Ils se laissent influencer, et plus ils tombent dans le péché, surtout le péché d'orgueil, plus ils sont esclaves. Les péchés de faiblesse, c'est différent parce qu'on les reconnaît. Le péché d'orgueil nous rend esclaves parce qu'on ne le reconnaît jamais. Quand on est orgueilleux, on ne se reconnaît jamais pécheur, on croit que tout ce qu'on dit est génial, unique, que personne ne l'a dit avant nous ! On est rempli de soi ; et parce qu'on est rempli de soi, on est terriblement esclave : esclave de ses propres opinions, de son propre jugement. On est incapable d'écouter les autres, incapable d'être relatif aux autres : on est alors esclave du péché.

Être esclave du péché, c'est bien être limité par son propre jugement d'orgueil. Si on pouvait inventer un instrument qui mesurerait l'orgueil de chacun, ce serait assez étonnant ! On pourrait utiliser cela en politique, à gauche et à droite. Ce serait intéressant, parce qu'au fond, seuls les humbles ont le droit de gouverner. Les orgueilleux sont toujours des tyrans ; seuls les humbles sont capables d'écouter et d'être des serviteurs. Il faut être humble pour être serviteur ; or celui qui exerce l'autorité doit être serviteur des autres. Seul celui qui est vraiment serviteur est humble et peut exercer l'autorité ; autrement ce n'est plus l'autorité qu'on exerce, mais un pouvoir tyrannique.

Puisque le Christ nous a libérés du péché, il faut que nous soyons vraiment libérés de l'orgueil et que nous vivions d'un esprit nouveau qui est l'Esprit du Christ, l'Esprit de celui qui dit « *Abba* ».

³⁹Cf. Ro 8, 15 ; 2 Tm 1, 7 ; 1 Jn 4, 18.

⁴⁰Voir Jn 8, 34 ; Ro 6, 16-17, etc.

Jésus regarde le Père comme la source de tout amour, comme celui qui lui donne l'Esprit sans mesure⁴¹ et qui veut que son cœur d'homme, son âme humaine, vive en plénitude de l'Esprit Saint. Or cette volonté du Père s'étend sur nous.

Le mystère de la Pentecôte nous montre comment l'Esprit Saint nous est donné, et donné en plénitude, à la différence de l'ancienne Alliance⁴². Il nous est donné personnellement. Il nous est donné pour nous transformer, pour être plus présent à nous-mêmes que nous ne sommes présents à nous-mêmes, pour nous apprendre à aimer et à choisir divinement, dans sa lumière. L'Esprit Saint nous est donné pour que nous puissions vivre dans l'intimité de Jésus et du Père.

C'est cela que nous devons comprendre de plus en plus : l'Esprit nous est donné pour que, avec Jésus, nous puissions dire « *Abba !* ». Et chaque fois que nous disons « *Abba* » en toute vérité, c'est l'Esprit qui le dit en nous, et nous le disons avec lui. Il y a cette œuvre commune qui se réalise entre l'Esprit Saint et notre cœur, dans le cœur de Jésus qui est le cœur du Fils bien-aimé.

Le don de sagesse

Allons plus loin dans l'analyse théologique et comprenons que cet appel, ce cri vers le Père, est le fruit du don de sagesse. C'est pour cela que saint Thomas peut dire que c'est ce qu'il y a de plus élevé dans la vie mystique. Car la sagesse (en tant que don du Saint-Esprit), si elle est bien dans l'intelligence, y opère cependant un dépassement de toutes les limites de notre manière de connaître, grâce à la charité qui nous donne une *connaturalité* avec les réalités divines, de sorte qu'il ne s'agit plus seulement de les connaître mais de les « *pâtir* »⁴³. Le don de sagesse, nous l'avons tous. Nous ne sommes pas tous des sages du point de vue humain, c'est évident⁴⁴, mais nous avons tous reçu la sagesse, don du Saint-Esprit. C'est merveilleux, de savoir cela : nous sommes de vrais sages ! Le chrétien doit être un vrai sage, pour lui et pour les autres, car le sage n'est jamais seul, en tant que sage : il porte toujours la responsabilité des autres⁴⁵.

La sagesse, don du Saint-Esprit, s'épanouit dans la béatitude des pacifiques : « *Bienheureux les faiseurs de paix* »⁴⁶. Pourquoi la sagesse s'épanouit-elle dans cette

⁴¹Jn 3, 34.

⁴²Cf. Jn 7, 39.

⁴³Cf. SAINT THOMAS, *Somme théol.*, II-II, q. 45, a. 2.

⁴⁴Il y a dans le monde d'aujourd'hui des problèmes si difficiles qu'il faudrait avoir, pour les résoudre, acquis la sagesse philosophique et la sagesse théologique ; et encore, ce ne serait pas suffisant, parce certaines choses ne peuvent se résoudre que dans la lumière de la sagesse qui est un don du Saint-Esprit.

⁴⁵En effet, il appartient à la sagesse (don de l'Esprit Saint) non seulement de contempler les réalités divines en elles-mêmes, mais aussi, à partir d'elles, de juger de toutes les choses humaines, et donc de diriger, ordonner les actes humains dans la lumière de Dieu (*Somme théol.*, II-II, q. 45, a. 3 ; cf. a. 5 et a. 6, ad 3). Certains ne reçoivent ce don que pour ce qui est strictement nécessaire au salut. D'autres le reçoivent à un degré plus élevé, à la fois pour la contemplation des mystères divins (ils entrent dans une connaissance plus profonde, ils pénètrent des mystères plus élevés et peuvent les manifester aux autres) et pour diriger et ordonner selon les règles divines non seulement eux-mêmes, mais les autres (a. 5).

⁴⁶Mt, 5 9. Cf. SAINT AUGUSTIN, *Le sermon sur la montagne* 1, 4 ; 2e éd. DDB (Les Pères dans la foi) 1978, pp. 30 sq. ; SAINT THOMAS, *Somme Théologique*, I-II, q. 69, a. 3 et 4 ; II-II, q. 45, a. 6.

béatitude ? Parce que le don de sagesse nous fait saisir *actuellement* la volonté du Père sur nous. Il nous fait saisir le silence du Père qui nous attire ; il nous fait saisir ce qu'il y a de plus secret, de plus intime, de plus caché dans le Père : le Père en tant que « *Abba* ». Le don de sagesse met en nous (comme une disposition permanente et pas seulement passagère) le désir, la soif, de répondre pleinement et totalement au bon plaisir du Père qui a mis en nous toutes ses complaisances. Car c'est le Père qui nous a aimés le premier, *prior dilexit nos*⁴⁷, et c'est lui qui nous a donné son Fils⁴⁸. C'est le Père qui, actuellement, nous aime, et cela malgré nos fautes, nos faiblesses, nos lâchetés. Il nous aime actuellement, il nous porte actuellement dans son cœur de Père.

A cet amour il veut que nous répondions, non pas comme des tout petits enfants, mais comme des amis : « Vous n'êtes plus des serviteurs, mais mes amis »⁴⁹.

Répondre comme des amis, c'est accepter pleinement la responsabilité, c'est accepter de réaliser ce que le Père veut de nous, ce que le Père veut nous confier, nous donner. Être responsable du genre humain en face de Dieu, comme Jésus sur la croix, c'est le propre du chrétien ; et c'est le don de sagesse qui nous fait vivre cela.

Le don de sagesse nous est donné pour que nous ayons cette connaturalité aimante avec le Père ; pour que nous puissions tout de suite, immédiatement, demeurer auprès de lui, en lui, comme lui-même demeure en nous⁵⁰, et que nous puissions vivre de ce qu'il y a de plus secret dans le Père.

Remonter à la source, voilà le don de sagesse. Découvrir ce qu'il y a de plus secret, ce qu'il y a de plus aimant *in sinu Patris*. Cela, c'est le langage du don de sagesse : on entre dans le mystère de la fécondité du Père. On entre dans ce mystère d'intimité avec le Père pour découvrir son amour, cet amour qui nous enveloppe totalement, qui nous donne son Fils bien-aimé, qui nous donne l'Eucharistie, le cœur blessé de l'Agneau, et qui nous donne Marie.

Tout cela est impliqué dans la volonté du Père sur nous. A travers ces dons que nous fait le Père, ces dons les plus personnels, nous découvrons sa volonté d'amour sur nous. Nous découvrons que cette volonté du Père sur nous veut nous sanctifier ; la volonté du Père, c'est de faire de nous des saints⁵¹, c'est-à-dire des êtres aimants, des êtres capables d'aimer et d'aller jusqu'au bout de l'amour, capables d'être présents au pied de la Croix et de recevoir Marie comme mère. Car c'est la Mère de toutes les douleurs qui nous est donnée.

Voilà ce que veut l'Esprit Saint. Il n'aime pas nous voir rester des nains. C'est pour cela que l'Eglise est tellement exigeante aujourd'hui, en particulier dans le mariage. Il ne faut pas oublier que l'Eglise agit sous le souffle de l'Esprit Saint, pour la sainteté des jeunes foyers, et la sainteté de tous les foyers chrétiens au milieu d'un monde qui se paganise et qui ne cherche qu'une seule chose : la jouissance immédiate. En cherchant la jouissance immédiate, on n'atteindra jamais la vraie joie, et on finira par tomber dans le désespoir, car la jouissance recherchée pour elle-même matérialise l'être humain. C'est pour cela que l'Eglise est si exigeante ; si elle ne l'était pas elle ne serait plus l'Eglise, elle ne serait plus celle qui entend les volontés du Père et les transmet.

⁴⁷Cf. 1 Jn 4, 10 et 19.

⁴⁸Cf. Jn 3, 16.

⁴⁹Jn 15, 15.

⁵⁰Cf. Jn 14, 23 ; 15, 10.

⁵¹Cf. 1 Th 4, 3 : « Oui, la volonté de Dieu, c'est votre sanctification ».

Si l'Eglise est si exigeante, c'est par amour. C'est une éducation d'amour ; et une éducation d'amour, c'est ce qu'il y a de plus exigeant. Regardons les fiancés ou les jeunes mariés : comme ils sont exigeants l'un pour l'autre, s'ils s'aiment vraiment ! S'ils n'aiment pas vraiment c'est facile, mais alors cela ne durera pas. S'ils aiment vraiment, alors ils sont très exigeants, parce que l'amour réclame tout le temps d'aller plus loin. Le don de sagesse nous fait découvrir cette volonté aimante du Père, *Abba*, celui qui nous donne des commandements, certes, mais surtout, celui qui, n'étant qu'Amour, nous donne le désir d'aimer, le désir d'accomplir pleinement ce qu'il ne dit pas et qu'il nous fait sentir au plus intime de nous-mêmes. Ne nous arrêtons jamais dans l'effort d'aimer, allons toujours plus loin.

« L'amour est de Dieu »⁵² : l'Esprit Saint nous le fait comprendre par le don de sagesse ; et il nous fait découvrir où l'amour est le plus plénier et le plus parfait, pour que nous allions jusqu'au bout de ses exigences. « *Abba*, Père ! »... Sous le souffle de l'Esprit Saint nous sommes capables de dire cela et de comprendre qu'il y a une attraction du Père sur nous, et que nous devons naître à cette vie d'enfants de Dieu — « quiconque aime est né de Dieu »⁵³.

Vouloir cette volonté du Père, c'est nécessairement entrer dans l'ordre de la sagesse de Dieu sur nous, et c'est ce qui nous rend pacifiques. Nous sommes en paix lorsque nous entrons pleinement et totalement dans cette volonté du Père sur nous ; nous sommes en paix et nous rayonnons la paix, nous rayonnons la joie, nous rayonnons l'amour. C'est la conséquence immédiate du don de sagesse : « Bienheureux les pacifiques », « Bienheureux les faiseurs de paix ».

Le don de sagesse nous fait comprendre qu'il faut que l'amour *ordonne* tout en nous. Car c'est l'amour qui ordonne tout. L'ordre d'un foyer chrétien vient du don de sagesse, c'est-à-dire d'une exigence de sainteté. L'ordre d'un foyer chrétien ne peut pas venir de l'extérieur : du gouvernement, des amis, de ceux qui donnent de bons conseils (même s'ils sont très compétents), ni même des meilleurs médecins. Un vrai médecin dira : « Seul l'Esprit Saint, en définitive, pourra tout régler ». C'est vrai, et il faut en être convaincu ; si l'on n'en est pas convaincu on est battu d'avance. Il faut être convaincu que seul l'amour ordonne, que seul il donne la joie et l'épanouissement plénier, et que l'amour n'est plénier que quand il est relié à la volonté du Père, que le don de sagesse nous fait saisir.

Le don de sagesse nous fait dire : « *Abba* », parce qu'il nous fait découvrir celui qui est caché, celui qui, si souvent, est silencieux, et qui en même temps nous attire si fort. Le don de sagesse nous fait sentir divinement cette attraction, cette volonté du Père sur nous. Nous répondons alors : « *Abba* ». Nous n'avons rien d'autre à dire. En disant « *Abba* », on a tout accepté. On peut dire, comme Jésus : « Ecarte ce calice, écarte cette coupe... ». Certains jours, on le dira ; mais *avant* de le dire, disons « *Abba* ». Si c'est trop dur, si nous n'en pouvons plus, disons : « Ecarte ce calice », mais immédiatement le don de sagesse nous fera dire : « Que *ta* volonté soit faite ». Parce que, en écartant la coupe, on écarte peut-être l'amour...

⁵² 1 Jn 4, 7.

⁵³ *Ibid.*

L'amour doit peut-être passer par la coupe et c'est ce que souvent le Père nous fait comprendre. Nous, nous opposons dialectiquement la coupe et l'amour parce que nous avons des conceptions de l'amour qui ne sont pas toujours celles de Dieu. Aussi éloignés l'un de l'autre sont la terre et le ciel, aussi éloignées nos manières d'aimer et les manières d'aimer de Dieu⁵⁴. Les manières d'aimer de Dieu sont totalement différentes des nôtres, et nous paraissent donc très exigeantes ; elles sont merveilleuses, puisque c'est Dieu qui nous aime et qui nous attire vers lui... mais elles sont très exigeantes ! Il faut donc qu'immédiatement nous ajoutions : « Non pas *ma* volonté, mais *la tienne* ». C'est ce que fait le don de sagesse. Autrement il n'y a pas de paix, il n'y a pas de joie. Nous nous replions sur nos opinions, si belles soient-elles ; nous nous replions sur nos projets humains, et notre cœur ne s'ouvre pas totalement à la volonté du Père.

Un cœur joyeux est toujours un cœur ouvert, et donc c'est bien souvent un cœur blessé. La plus belle des joies, c'est celle qui jaillit d'un cœur blessé ; elle a quelque chose d'unique.

La joie de l'enfant, la joie d'un cœur qui n'a pas encore connu la lutte, qui n'a pas encore connu la souffrance, c'est déjà très beau ; mais la joie la plus profonde, c'est la joie d'un cœur blessé. C'est la joie qui jaillit du cœur blessé de l'Agneau, et c'est *cette joie-là* que nous devons recevoir directement de Jésus. C'est cela, la plénitude de joie que Jésus veut nous donner⁵⁵ et que personne ne pourra nous enlever⁵⁶. Il nous dit cela juste avant la Croix ; c'est donc bien à travers la Croix qu'il nous donne la plénitude de sa joie.

Le don de sagesse met en nous ce poids d'amour qui nous porte vers le Père pour découvrir, au-delà de ses volontés, l'amour qui est source de toutes ces volontés. C'est là que nous disons « Père, *Abba* ».

Le don de sagesse va donc plus loin que l'obéissance, il est important de se le rappeler. L'obéissance n'est pas un absolu ; elle est absolument nécessaire et elle est liée au don de sagesse, mais le don de sagesse va plus loin, parce qu'il nous fait saisir la source jaillissante de l'amour : *Abba*. Et parce que nous venons puiser à cette source et nous y abreuver, nous devons forts et capables d'obéir. L'obéissance sera l'incarnation de cet amour, elle sera la réponse simple à cet amour, à travers toute notre vie. Mais ce qui reste essentiel et premier, c'est ce *contact direct* avec la source de tout amour, de toute lumière, de toute vie, qui est le Père en tant qu'il est *Abba*. C'est cela que Jésus veut que nous vivions.

Chaque fois que nous voulons prier en profondeur, nous devons revenir à cela, en demandant à Marie de nous apprendre à dire en toute vérité : « Père, je ne veux *que* ta volonté... Père, donne-moi l'expérience de ta paternité... Que je sois attiré, que je sois pris, que je sois saisi par cette paternité d'amour ».

⁵⁴Cf. Is 55, 8-9.

⁵⁵Cf. Jn 15, 11 ; 16, 24 ; 17, 13.

⁵⁶Cf. Jn 16, 22.

L'oraison

Essayons maintenant de mieux comprendre comment nous devons nous disposer à cette prière intérieure de l'oraison (qui est vraiment la prière dans ce qu'elle a d'essentiel). Il doit y avoir de notre part un effort de volonté : il faut *vouloir* croire, *vouloir* espérer, *vouloir* aimer. Certes l'oraison, dans ce qu'elle a de plus profond, est l'œuvre de l'Esprit Saint en nous, et donc quelque chose que nous ne pouvons pas commander. Mais les jours où l'Esprit Saint ne souffle pas sur notre petit lac, il faut que nous ramions. Quand il nous laisse dans l'aridité, l'Esprit Saint veut que nous luttions. Nous, quand tout est sec, nous sommes tentés de faire autre chose, des choses pour lesquelles nous avons plus de capacité. Et le démon nous tente : « Tu n'es pas fait pour l'oraison, tu n'es pas fait pour la vie contemplative, tu n'as pas un tempérament contemplatif ! » Mais *il n'existe pas* de tempéraments contemplatifs : nous avons tous des tempéraments actifs. La contemplation, l'oraison, cela vient d'en haut et non d'en bas.

Jésus *veut* nous faire entrer dans l'intimité du Père. C'est pourquoi tout chrétien doit consacrer chaque jour quelques minutes à l'oraison, même s'il ne sait pas comment faire. Et celui qui a beaucoup de travail doit le faire encore plus. Il faut que nous ayons tous les jours un petit moment de rencontre avec Jésus, quelques minutes (au moins !) consacrées au Saint-Esprit, quelques minutes pour appeler le Père — *Abba* ! — et lui demander de se révéler. Nous pouvons *tous* faire cela. Ne disons pas que nous ne sommes pas faits pour la contemplation : personne n'est, naturellement, fait pour la contemplation. Encore une fois, il n'y a pas de tempéraments contemplatifs ; et ce n'est pas non plus la science théologique qui nous permet d'entrer dans l'oraison, comme si la contemplation était le privilège des théologiens. Jésus le dit assez nettement à Nicodème : « *Personne*, à moins de naître d'en haut, ne peut voir le Royaume de Dieu »⁵⁷.

Il faudrait relire ici le chapitre 3 de l'Évangile de saint Jean, ce dialogue au cours duquel Jésus met progressivement Nicodème dans une attitude où il sera capable de l'écouter. « *Personne*, à moins de naître de l'eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans le Royaume de Dieu »⁵⁸. C'est net : le mystère de l'oraison est un mystère de gratuité d'amour qui vient d'en haut, et non d'en bas. Nous pouvons méditer quand nous le voulons (si du moins nous n'avons pas trop mal à la tête ou à l'estomac, ou si nous ne sommes pas trop fatigués). La méditation, c'est mettre notre intelligence au service de la parole de Dieu, c'est lire des livres de théologiens qui peuvent nous aider. L'oraison, c'est tout autre chose : c'est l'action de l'Esprit Saint en nous, c'est « naître d'en haut », c'est-à-dire accepter, comme un tout petit enfant, de tout recevoir gratuitement de l'Esprit Saint — l'eau étant le symbole de notre bonne volonté.

C'est cela, l'oraison qui s'achève en contemplation ; c'est naître à cette vie divine, donc naître de l'Esprit Saint comme enfant du Père. L'Esprit Saint au plus intime de notre cœur nous fait dire : « *Abba*, Père ! » et nous donne cette « conscience » (dans la foi et l'amour), que nous naissons de Dieu, que nous sommes sous l'attraction du Père. L'action principale de l'Esprit Saint en nous est de nous faire prendre conscience que ce qu'il y a en

⁵⁷Jn 3, 3.

⁵⁸Jn 3, 5.

nous de plus vital, de plus profond, de plus grand, vient d'en haut, c'est-à-dire nous est donné gratuitement et actuellement, indépendamment de nos qualités humaines. Chacun de nous est intelligent, plus ou moins, et essaie d'être vertueux — et de cela il a conscience. L'oraison, cette vie d'intimité avec Jésus, dépasse tout cela. Ce n'est plus une question de vertu ni d'intelligence, ni de générosité. Certes cela a son importance ! Autant que possible soyons généreux, soyons vertueux et intelligents, ne mettons pas cela à la porte ! Mais comprenons que, dans son œuvre propre, l'Esprit Saint agit *directement* et nous fait vivre cette vie « d'en haut », c'est-à-dire nous fait vivre accrochés au Père, saisis par son attraction d'amour qui nous fait dire : « *Abba*, Père ! ».

Par le don de sagesse qui nous vient de l'Esprit Saint, nous découvrons cette filiation d'amour, et cette filiation passe par le cœur de Jésus et par le cœur de Marie. Nous pouvons vivre l'oraison dans le cœur de Jésus, et dans le cœur de Marie parce qu'elle est notre Mère. L'eau, si elle représente notre bonne volonté — nous devons constamment offrir notre bonne volonté, offrir notre cœur —, est aussi le symbole de Marie, de sa maternité divine qui nous maintient dans cette bonne volonté et nous réveille, comme une mère réveille son enfant. Il faut demander tous les jours à Marie de nous réveiller à notre vie divine, de nous maintenir dans ce *désir* de naître de l'eau et de l'Esprit, c'est-à-dire de son cœur et de l'Esprit Saint, de naître dans le cœur de Jésus, d'être attirés par le Père.

La liberté des enfants de Dieu

L'oraison, c'est donc découvrir profondément notre lien avec le Père. Et saint Paul souligne que quand nous naissons à cette vie divine, quand nous disons « *Abba*, Père », cette naissance se fait dans une grande *liberté* d'amour. L'Esprit Saint aime que nous soyons libres, mais de la vraie liberté, celle des saints, celle des enfants de Dieu.

Pour comprendre en quoi consiste cette liberté, rappelons-nous qu'on peut distinguer, au niveau humain, trois types de liberté.

Il y a d'abord la liberté de l'*artiste* — et en chacun de nous il y a un petit artiste, ne serait-ce que pour faire la cuisine. L'artiste se fait un milieu de vie à son goût, où il soit bien. Cette liberté relève de l'intelligence : plus on est inspiré, plus on est libre. Celui qui est à la remorque des opinions des autres est esclave de quantité de choses.

Il y a aussi la liberté de l'*ami*, qui choisit librement son ami. Cette liberté relève de l'amour. On n'aime pas une personne à cause de la connaissance qu'on a d'elle, on ne l'aime pas à cause de ses qualités. On aime l'autre pour lui-même, dans ce qu'il a de plus « lui-même ». C'est là qu'il y a un choix. Et plus l'amour va loin, plus on est libre. La liberté de l'amour est quelque chose qui s'impose de l'intérieur : on est libre à l'égard de tous les autres. L'amour engendre un choix libre, et plus ce choix s'impose de l'intérieur, plus on est libre par rapport à tout le reste, à tout ce qui n'est pas l'amour.

Troisième type de liberté : la liberté *religieuse*, c'est-à-dire la reconnaissance de notre dépendance à l'égard de celui qui est notre Créateur. Cette liberté consiste à reconnaître à la

fois notre autonomie et notre dépendance (pas sous le même aspect) et à nous remettre entre les mains de celui qui est notre Créateur.

Il y a donc bien là trois modalités différentes de liberté. On peut être libre comme artiste et ne rien comprendre à la liberté religieuse, ni à celle de l'ami. On peut avoir la liberté de l'ami et ne rien comprendre à la liberté de l'artiste.

La liberté de celui qui dit « *Abba*, Père », de celui qui découvre cette présence du Père comme source de toute vie, de toute lumière et de tout amour, est encore différente ; celui qui a découvert le Père est libre d'une liberté nouvelle qui est la liberté des enfants de Dieu. En découvrant le Père, on découvre qu'on est enfant de Dieu, qu'on est né du Père, de l'Esprit Saint, et qu'il y a en nous quelque chose de tout à fait nouveau qui nous met au delà de tous les conditionnements humains, de toutes les dépendances humaines, qui nous met au plus intime du mystère de Dieu.

Cette liberté des enfants de Dieu repose sur le fait que c'est Dieu qui nous a aimés le premier⁵⁹, ce que Jésus exprime aussi en disant : « C'est moi qui vous ai choisis »⁶⁰. C'est en découvrant cet amour du Père pour nous, en le recevant et en y coopérant, que nous devons être libres. Nous savons que cet amour est fidèle, que rien ne peut l'arracher ni le détruire ; qu'il est éternel, au delà de toutes les limites de temps et de lieu. Aucun homme n'est plus libre qu'un saint. Tous ceux qui ont rencontré un saint dans leur vie ont été frappés de cela : le saint est tout entier suspendu à Dieu, tout entier dépendant du bon plaisir de Dieu ; et en nous disant que la seule chose à faire est de découvrir cette volonté profonde du Père sur nous, et de comprendre que nous sommes enfants du Père, il nous communique, en la vivant, cette liberté profonde qu'il a lui-même.

Comprenons bien : cette liberté intérieure totale est en même temps un souci très profond de faire pleinement la volonté du Père, mais en sachant qu'en faisant cette volonté du Père on se libère de toutes les choses secondaires. Ce qui pouvait nous apparaître, non pas seulement comme un « fil à la patte », mais comme un câble qui nous arrêtaient, qui nous empêchait de voler, devient soudainement très peu de chose quand l'amour du Père saisit notre cœur. On est relié au Père, attaché à lui dans son amour et par son amour, qui passe par le cœur blessé de l'Agneau. A ce moment-là nous comprenons que *rien* ne pourra nous séparer de l'amour de Jésus, de l'amour du Père⁶¹, et c'est cela qui nous donne « la liberté de gloire des enfants de Dieu »⁶², parce qu'on sait que l'amour du Père est plus fort que tout le reste et ne peut être brisé par rien.

Il est très important pour nous de respirer cet oxygène divin. Sous le souffle de l'Esprit Saint notre âme spirituelle respire. Et respirer pleinement dans un acte d'adoration, dans un acte de remise de tout nous-mêmes au Père, c'est *nécessaire*, et c'est à partir de là que nous acquérons la liberté des enfants de Dieu.

Notre oxygène, c'est vivre de l'amour du Père en reconnaissant que *tout* vient de lui, en l'adorant, en l'aimant, en lui disant : « Père, *Abba* ! ». Alors se maintient et se développe en nous la liberté des enfants de Dieu : on a un peu de recul, on ne regarde plus les événements

⁵⁹Voir ci-dessus, p. 24.

⁶⁰Jn 15, 16.

⁶¹Cf. Ro 8, 39.

⁶²Ro 8, 21.

de la même manière, on ne les regarde plus horizontalement, on les regarde d'en haut, dans la lumière de Jésus, de l'Esprit Saint, du Père.

Adorer, aimer, respirer en adorant et en aimant, c'est une nécessité de vie. Au point de départ il faut faire des efforts : répéter « Père », répéter les actes d'adoration où on se remet entièrement entre les mains de Dieu, dire qu'on aime cette dépendance, qu'on *veut* l'aimer...

Plus nous vivons dans un monde paganisé, plus il faut que nous ayons cette liberté, pour que notre témoignage soit plus vrai. Souvent, c'est dans le silence de cette liberté intérieure qu'on donnera le plus grand des témoignages. Encore une fois, si l'Esprit Saint nous fait enfants de Dieu, toutes les autres choses deviennent secondaires...

Cohéritiers du Christ

Enfin, saint Paul nous dit que l'enfant de Dieu est *héritier*, « héritier de Dieu et cohéritier du Christ »⁶³. L'héritage du Christ, c'est tout ce que le Père a donné au Fils. Or il lui a *tout* donné... voilà notre héritage. Nous sommes héritiers en tant que fils bien-aimés. Voilà notre espérance chrétienne, qui va infiniment plus loin que toute espérance humaine, parce que nous pouvons nous appuyer sur le cœur blessé de l'Agneau, qui a acquis par son sang le royaume de Dieu, le salut de l'humanité. Tout cela nous est donné dès que nous découvrons que nous sommes enfants de Dieu, nés de droit légitime et divin à partir de la blessure du cœur de Jésus.

Nous sommes tous des prodiges, parce que nous sommes tous nés dans le péché ; mais le Père, loin de nous en tenir rigueur, s'en sert pour nous donner d'une manière plus large notre part d'héritage⁶⁴.

Cette découverte intime du Père — *Abba* — dans la foi, à travers et dans le cœur de Jésus, va immédiatement nous donner une *confiance* absolue, une certitude — la *certitude de l'espérance* — que nous sommes faits pour la gloire, pour le mystère de la Résurrection, pour le Royaume de Dieu, pour la Jérusalem céleste dont nous parle l'Apocalypse⁶⁵, et que c'est *déjà réalisé* en nous. L'héritage divin n'est pas un héritage lointain, toujours susceptible d'être retardé : l'héritage divin est immédiat. Tout ce que Jésus a acquis par la Croix, c'est notre patrimoine, à côté duquel le patrimoine humain n'est rien. C'est cela, notre espérance. Ne confondons pas les deux, comprenons qu'il y a quelque chose d'infiniment plus grand que le patrimoine humain.

A la Croix, Jésus a acquis pour nous la plénitude de la grâce, le Royaume de Dieu, la Jérusalem céleste. Cela nous reste caché, certes, mais c'est la *réalité* et rien ne peut supprimer cela. Jésus est victorieux et il nous a donné sa victoire. Aucune crise politique ne peut toucher à l'héritage de Jésus.

⁶³Ro 8, 17.

⁶⁴Cf. Lc 15, 11-32.

⁶⁵Ap, ch. 21.

Cet héritage, nous devons le recevoir dans une gratuité absolue, comme des pauvres qui n'ont rien mérité ; et nous devons l'utiliser divinement, dès maintenant. Comment cela ? Nous savons que nous sommes aimés d'un amour unique. Utiliser divinement cet héritage, c'est prier, être fidèles à l'oraison, en sachant que par là nous nous préparons à la rencontre avec Jésus, où nous devons lui rendre compte des biens qui nous avaient été confiés. Nous l'entendrons alors nous dire : *Euge, serve bone et fidelis*, « C'est bien, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton maître »⁶⁶. Il nous regardera comme un bon serviteur qui a utilisé divinement, dans la gratuité de l'amour, sans l'accaparer, le patrimoine reçu.

Utiliser divinement ce patrimoine, c'est encore *être témoin* de toutes les grâces qu'on a reçues, témoin, en face des hommes d'aujourd'hui, que le Christ est là, qu'il nous aime et ne nous abandonne jamais.

C'est aussi relever, quand on le peut, toutes les erreurs qui peuvent être dites contre le Christ, contre l'Eglise, contre Marie. L'espérance donne la force du témoignage. Et si nous utilisons divinement notre patrimoine, il nous sera donné bien plus encore ; mais ce n'est pas cela qu'on cherche : on ne cherche pas la richesse pour la richesse, on cherche l'amour pour l'amour.

L'Eucharistie, le pain que nous donne le Père⁶⁷, est le symbole vivant de ce patrimoine, puisque c'est le corps du Christ. Et c'est Marie qui doit nous aider à faire fructifier divinement ce patrimoine. C'est par elle que nous serons de plus en plus liés au Père ; c'est elle qui nous fera découvrir de plus en plus celui qui est vraiment pour nous « *Abba* ».

fr. M.-D. Philippe, o.p.

⁶⁶Mt 25, 21.

⁶⁷Cf. Jn 6, 32.